

# L'incandescence comme immanence du monde

par Fabien Danesi

« (...) confrontées aux mégafeux, nos architectures, matérielles ou mentales, ne tiennent plus. Les habitudes qui ont été engendrées par l'idéal d'une société de contrôle ou, à l'inverse, d'une perfection originelle, ne trouvent plus aucun terrain d'exercice. Les classifications et les partitions dichotomiques en vigueur se dissolvent<sup>1</sup>. »

— Joëlle Zask, *Quand la forêt brûle. Penser la nouvelle catastrophe écologique*

Le 30 août 2019, près de 44 000 feux avaient été comptabilisés dans la forêt amazonienne depuis le début de l'année. Pendant cette même période, en Sibérie, les flammes avaient dévasté plus de 15 millions d'hectares. En Californie, les incendies de l'automne 2019 témoignaient que les destructions par brasiers devenaient une norme pour la côte ouest américaine après les ravages de 2018. Et à l'heure de l'écriture de ces lignes, début janvier 2020, l'Australie est de nouveau en proie à de gigantesques feux qui durent depuis des mois. Bref, notre monde brûle – littéralement. Et il est acquis aujourd'hui que ces immenses incendies qui touchent également l'Afrique subsaharienne et l'Indonésie sont la conséquence du dérèglement climatique lié au développement industriel des activités humaines, ce que l'on peut désigner par l'ère du Capitalocène<sup>2</sup>, concept alternatif à celui d'Anthropocène qui rappelle que c'est au sein des sociétés de production et de consommation marchandes que l'effondrement des écosystèmes a lieu. En effet, c'est l'usage croissant de combustibles fossiles, nécessaires au fonctionnement des économies mondialisées, qui entraîne l'augmentation des émissions de gaz à effet de serre, en jeu dans le réchauffement de la Terre.

Ces données sont connues et maintenant répétées. Par les scientifiques, les penseurs, les militants associatifs, les journalistes et les politiques. Il y a certes encore quelques dénis, mais il semble évident que la reconnaissance des effets néfastes de la croissance industrielle se propage dans l'opinion publique. Au fur et à mesure que l'économie politique continue son entreprise prédatrice, le progrès se transforme quant à lui en son contraire, nous laissant tétanisés, comme l'enregistre la célèbre formule ironique du philosophe Slavoj Žižek pour qui « il est plus

---

<sup>1</sup> Joëlle Zask, *Quand la forêt brûle. Penser la nouvelle catastrophe écologique* (Premier Parallèle, Paris, 2019), p. 163.

<sup>2</sup> Le concept de Capitalocène est dû à Andreas Malm dont on peut lire avec intérêt *L'Anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*, Étienne Dobenesque (trad.) (La fabrique éditions, Paris, 2017).

facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme<sup>3</sup> ». Il est vrai qu'entre universalisme mercantile et nationalisme rageur, le rêve d'un monde plus libre et égalitaire paraît s'éloigner, tandis que les perspectives catastrophiques deviennent, elles, de plus en plus fondées. Comme si le présent n'avait plus qu'à offrir un futur dystopique en guise de certitude crispée.

Contre cet état de fait, il semble encore possible d'apporter une protestation véhémement. Mais comme l'écrit avec justesse Laurent de Sutter : « Vous êtes un citoyen quelconque d'un pays quelconque de l'Occident épuisé : l'indignation est devenue votre lot quotidien – mais un lot qui vous écrase encore davantage que ce que vous n'êtes prêt à admettre. Vous êtes fatigué de l'indignation, au point de parfois en arriver à soutenir que seule, elle, vous indigne encore<sup>4</sup>. » Il est vrai que l'indignation est le sentiment le mieux partagé au sein des vieilles démocraties occidentales, où les conflits semblent prendre le pas sur tout consensus. En fait, l'indignation est l'affirmation d'une pensée critique exténuée, tournant sur elle-même comme une toupie : c'est la Raison dans une version surexcitée qui s'apprécie colérique pour mieux cacher sa passivité. Précisons que cette remarque n'est pas une manière réactionnaire de disqualifier tout esprit qui s'aviserait de remettre en cause les rapports de force existants. Mais plutôt une façon d'abandonner une vision héroïque de la rationalité qui souhaiterait perpétuer l'idéal des Lumières, si souvent parodié. Le noble jugement porté par un entendement salvateur est à délaissier pour ce qu'il est : une fiction autoréalisatrice qui assure sa propre survivance à travers l'horizon indépassable de l'universalité. En deçà de cette transcendance, on observe une réalité matérielle à  $n$  dimensions qui correspond au monde contemporain, complexe et fragmenté.

Face à une telle désagrégation, la situation pourrait nous laisser désarmés. Cependant, la description de cette dissolution nous plonge dans une immanence qui suscite aussi le désir d'inventer de nouvelles situations, autrement dit de déterminer de nouvelles configurations, à l'image de l'opération proposée par Bruno Latour avec le Terrestre qui « redistribue la politique. Chacun des êtres qui participent à la composition d'un terrain de vie possède *sa propre façon* de repérer ce qui est local et ce qui est global et de définir son intrication avec les autres, explique le philosophe et sociologue des sciences. Le CO<sub>2</sub> n'a pas la même spatialisation que les transports urbains ; les aquifères ne sont pas locaux au même sens que les gripes aviaires ; les antibiotiques globalisent le monde d'une autre manière que les terroristes islamistes ; les villes ne forment pas les mêmes espaces que les États ; le chien Cayenne oblige Donna Haraway, sa maîtresse, à des déplacements auxquels elle n'aurait jamais pensé ; l'économie fondée sur le charbon ne dessine pas, comme on l'a vu, les mêmes luttes que celles fondées sur le pétrole. Et ainsi de suite<sup>5</sup>. »

---

<sup>3</sup> Entretien avec Slavoj Žižek par Éric Aeschmann, *Libération*, 16 février 2018.

Consultable en ligne : [https://www.liberation.fr/evenement/2008/02/16/nous-allons-devoir-redevenir-utopiques\\_65219](https://www.liberation.fr/evenement/2008/02/16/nous-allons-devoir-redevenir-utopiques_65219)

<sup>4</sup> Laurent de Sutter, *Indignation totale. Ce que notre addiction au scandale dit de nous* (Éditions de l'Observatoire, Paris, 2019).

<sup>5</sup> Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique* (La Découverte, Paris, 2017).

À l'impératif moderne de l'autonomie radicale se substitue ici la nécessité de privilégier les relations d'interdépendance qui permettent de densifier nos expériences du monde. Face à la globalisation où les schémas traditionnels conditionnent notre appréhension du politique, en termes classiques de luttes et d'actions, de souveraineté et d'émancipation, il s'agit de tisser de manière non abstraite et non utopique des liens sur « les terrains de vie » propres à chacun et d'avoir, pour reprendre la pensée d'Anna Tsing, « une attention particulière aux paysages en patches, aux temporalités multiples et aux agencements changeants entre humains et non-humains; c'est-à-dire à tout ce qui importe à une survie collaborative<sup>6</sup> ». Or, d'un point de vue pas si métaphorique que cela, une exposition peut être considérée comme l'un de ces terrains propices aux interactions multiples : c'est en tout cas un dispositif qui réunit des entités diverses aux temporalités propres afin de produire des agencements sensibles. Un tel dispositif est politique dans la mesure où il dessine un faisceau de différences et d'affinités qui constitue *in fine* une longueur d'onde. Pareille fréquence ne doit pas se confondre avec un message unique. Pareille fréquence ne peut être réduite à une seule information. Elle est à lire comme une oscillation qui varie selon nos observations et nos émotions.

Ainsi, l'exposition « Notre monde brûle » ne se limite pas au constat glaçant de son titre. Bien sûr, à travers son discours logique, elle prend le parti d'alerter vigoureusement sur l'état du monde depuis le golfe Arabe où les tensions géopolitiques témoignent d'une région prête à s'embraser. À ce titre, elle se place du côté du formidable élan démocratique qu'ont connu un certain nombre de pays à l'occasion des « printemps arabes » et qui se prolonge de nos jours à travers le Hiraq en Algérie ou le mouvement social de contestation au Liban contre la corruption d'une classe politique plus soucieuse de préserver son pouvoir que de représenter les intérêts du peuple. Le feu devient dès lors un élément ambivalent. Car s'il apparaît destructeur, il n'en est pas moins la puissante expression d'une volonté impérieuse de ne plus se laisser dicter ses choix de vie par des dirigeants iniques. Dans cette visée, les mots de Guy Debord résonnent encore lorsqu'il affirmait à la suite de l'aventure situationniste dans son dernier film *In girum imus nocte et consumimur igni* (1978) : « Nous avons porté de l'huile là où était le feu<sup>7</sup>. » Ce feu traduit l'intensité de la rébellion. Il est à l'image de la fièvre qui s'empare du corps collectif pour réclamer justice. Le feu est l'autre nom de la révolution.

Au cœur de la reconfiguration sensible que trace « Notre monde brûle », on retrouve donc un enjeu explicite d'engagement politique. Fort heureusement, les œuvres présentées ne sont pas pour autant la pure expression d'une idéologie donnée. Au contraire : elles cherchent le plus souvent à échapper aux positions assignées. À leur suite, « Notre monde brûle » souhaite opérer une forme de déplacement dans le champ des représentations déjà existantes. L'exposition associe des

---

<sup>6</sup> Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde*, Philippe Pignarre (trad.) (La Découverte, Paris, 2017), p. 55.

<sup>7</sup> Guy Debord, *Œuvres cinématographiques complètes (1952-1978)* (Gallimard, Paris, 2004), p. 253.

lieux, des visages, des voix, des objets, des récits et des organismes, afin d'opérer des trouées dans l'ordre stable de la domination qui s'exerce à travers les violences faites aux êtres vivants et à leurs milieux. Dans cette période de troubles que nous vivons, désertier le présent reviendrait à renoncer au futur, tant il est impératif de changer de paradigme de société.

Il reste à observer maintenant la vitesse de propagation de cette exposition pour savoir si elle fera entendre autre chose que le cruel retentissement du désastre. Et rappeler en guise de conclusion suspensive les mots de Donna Haraway qui remarquait déjà en 2010 que l'« on ne peut même pas imaginer l'étendue et la nécessité des changements que nous – quel que soit ce “nous”, et il y en a plusieurs – devons affronter, d'une façon ou d'une autre. Je pense que beaucoup d'entre nous font actuellement l'expérience de cette urgence <sup>8</sup>. »

---

<sup>8</sup> «La tentation de l'innocence. Conversation avec Isabelle Stengers et Donna Haraway par Vinciane Despret», in Florence Caeymaex, Vinciane Despret et Julien Pieron (dir.), *Habiter le trouble avec Donna Haraway* (Éditions Dehors, Bellevaux, 2019), p. 336.